

Fragile et fervent Humphrey

Correspondance. Oublié, l'écrivain texan fait un retour posthume avec ses lettres, miroir d'un destin forgé au pays du coton où la vie était rude que l'on soit Blanc ou Noir.

ALAIN FAVARGER

La constellation des écrivains américains est si dense qu'elle défie les capacités de lecture d'une vie. Au firmament brillent les étoiles de la renommée, les noms illustres, gravés dans la conscience collective à défaut d'être toujours lus avec élan. Puis il y a les autres, idoles du moment, adulés pour leur adéquation avec l'air du temps ou accordés à leur époque, mais qui finissent par pâlir, voire s'effacer dans les brumes de l'oubli.

William Humphrey (1924-1997) appartient à cette cohorte des dédaignés, renvoyés au purgatoire très peuplé de la littérature. Pourtant il eut son heure de gloire, pendant une trentaine d'années, au tournant des fifties, des sixties et un peu au-delà. Avec ses romans intenses, ancrés dans la dramaturgie du «Deep South». Le sud âpre des métayers, des travailleurs du coton, des petits Blancs et des Noirs, tout cet univers que Faulkner un peu avant lui avait hissé au rang de métaphore d'affrontements quasi bibliques.

Evoquer William Humphrey, c'est se souvenir de *L'Adieu du chasseur* (1958), l'histoire d'un jeune Texan vivant dans l'admiration de son père, image mythique du héros bientôt écornée par les révélations de la mère. Petite tragédie familiale sur fond de nature sauvage bruisant de secrets. Forêt, rivière, pêche, la nature est souvent plus qu'un décor dans les récits de cet Américain peu tranquille. Elle encadre, accompagne, hante les destins de personnages enchaînés à la fatalité de la vie. Comme le père inconsolable du suicide de son fils dans *Otages du destin* (1984), l'un des plus véhéments opus de l'auteur. Capable aussi de faire résonner les soubresauts de l'histoire de son pays comme dans *La piste des larmes* (1989). Un autre roman puissant sur la destruction graduelle de l'univers des Indiens, chassés par les colons et les pionniers avides de conquête et de terre promise, aux alentours de 1830.

Publié par les meilleurs éditeurs, comme Alfred A. Knopf, traduit à l'étranger, en France par Jean Lambert à l'enseigne de Gallimard, adapté même au cinéma pour son premier roman par Vincente Minnelli avec Robert Mit-



Robert Mitchum et Eleanor Parker dans *Celui par qui le scandale arrive* (1960), adaptation par Vincente Minnelli du premier roman de William Humphrey, *L'adieu du chasseur*. DR

chum en tête d'affiche, William Humphrey ne signe pas un long bail avec le succès. De son vivant déjà, il n'échappe pas à l'érosion de sa «gloire» comme à la désaffection du public. Jusqu'à l'oubli d'aujourd'hui. D'où l'intérêt de s'immerger dans la vaste correspondance de l'écrivain, désormais traduite en français après que les Louisiana State University Press en eurent publié un choix significatif en 2008.

L'amour de Dorothy

On retrouve dans ces lettres souvent foisonnantes, fourmillant de détails, toute la fougue et l'ardeur du romancier. Un homme à la fois vulnérable et obstiné, porté par une haute exigence et un idéal stylistique digne de l'ascèse flaubertienne. On saisit mieux également la faille à l'origine de sa vocation. A savoir la mort prématurée du père (William a treize ans), l'enfance étriquée à la maison, heureuse dans la rue. Toutes les tensions issues de son coin de Texas natal, du

côté de Clarksville, alors pays du coton, du métayage, d'un univers dur pour tous. Qui a beaucoup changé depuis, les gens étant souvent partis, la terre devenue le royaume de l'agrobusiness, élevage intensif du bœuf à la clé.

On découvre aussi l'homme et sa femme Dorothy, peintre et modèle. La compagne de toute une vie, ravie par William à l'âge de vingt et un ans à un mari bohème et foutriquet. Défilent les voyages du couple, la découverte de l'Europe (Paris, les Alpes maritimes, Rome, l'Angleterre) grâce au succès du premier livre. Les correspondants de l'écrivain sont ses amis, ses partenaires dans le monde de l'édition, son traducteur fétiche, Jean Lambert, son aînée admirée, l'écrivaine Katherine Anne Porter, elle aussi oubliée.

Un vrai plaisir

Le plus fascinant reste l'autoportrait de l'auteur, plus à l'aise à la campagne qu'en ville, homme à tout faire dans sa vieille ferme de la vallée de

l'Hudson, toujours sur le qui-vive, travailleur consciencieux plume ou outils en main, tissant minutieusement ses textes. En proie au doute aussi, guetté par la dépression et la peur de perdre confiance. L'ensemble se lit avec un vrai plaisir, tant impressionnant la lucidité de l'homme, sa passion, la justesse de ses portraits, de son approche des lieux et des personnes, passées souvent au tamis de l'ironie, sans fiel ni cynisme.

Une belle réhabilitation en somme que ce livre en forme de mise en abyme posthume, à la fois grave, drôle, sensuelle. Hommage au travail lent de l'artisan, attelé à sa tâche six et parfois sept jours par semaine, ne s'offrant «comme moment de débauche», lorsqu'il vit à Rome avec Dorothy, que des cornets de glace après avoir dîné sur la piazza Navona. I

> **William Humphrey**, *Loïn du Texas, lettres choisies*, édition établie par Ashby Bland Crowder, trad. de l'anglais par Juliette Bourdin, Ed. Gallimard, coll. Arcades, 445 pp.

DOMINIQUE PARAVEL

Un pamphlet du monde moderne

NINA MUEGLER

Uniques, c'est l'histoire de plusieurs vies isolées qui se côtoient le jour de l'Épiphanie, rue Pareille à Lyon, mais sans jamais se connaître. Dans son premier roman, Dominique Paravel parvient à saisir sur le vif ces fragments de vie dérisoires et lourds de solitude. Encore plus étrangers à eux-mêmes qu'aux autres, les personnages traversent des crises d'identité où l'incompréhension nuit plus que l'abandon.

Si l'isolement est au centre du roman, c'est aussi qu'il permet à l'auteur d'ébaucher une satire féroce du monde moderne – quoique ponctuée par quelques touches d'humour. L'école, l'usine ou le bureau ne sont que des variantes d'un même schéma qui uniformise, cloisonne, exclut. Qu'il s'agisse d'illustrer la robotisation des employés, les injustices que subissent les exclus en tout genre, ou l'attitude nombriliste des consommateurs, les mots sonnent toujours juste. Ainsi sont incriminés les clichés et les faux-semblants de la société contemporaine. Dominique Paravel propose une critique qui passe par la dénonciation des formules préfabriquées du langage quotidien qui enferment les personnages dans la tyrannie de l'absurde. Ce sont surtout les propos convenus en cas de licenciement, de condoléance ou encore de vente immobilière qui sont mis à nu; l'ineptie des mots traduisant inévitablement celle des comportements. Le romancier dessine ainsi une fresque contemporaine inquiétante qui a le mérite d'interroger notre rapport au monde en troublant notre regard. Cela dit: un peu trop sombre pour une lecture de plage... I

> **Dominique Paravel**, *Uniques*, Serge Safran, 165 pp.

sélection

ROMAN

Un classique de l'érotisme

John Cleland écrit les *Mémoires de Fanny Hill, femme de plaisir* en 1749, à Londres, alors qu'il était emprisonné pour dettes. Vendu pendant deux siècles sous le manteau, ce classique de la littérature érotique raconte, avec force détails licencieux pour l'époque, la carrière à succès d'une ingénue particulièrement douée dans les choses de l'amour. Une description joyeuse et minutieuse des mœurs anglaises du XVIII^e siècle et un éloge de l'immoralité, puisque Fanny, une fois fortune faite, finit par convoler en justes noces. ES

> **John Cleland**, *Mémoires de Fanny Hill*, Minos/Éditions de la Différence, 320 pp.

en bref

UN COLLECTIF REÇOIT LE PRIX GOTTFRIED KELLER

ZURICH Le Prix Gottfried Keller 2013 est attribué à Bern ist überall. Le choix de la Fondation Martin Bodmer s'est porté sur le collectif d'écrivains en raison de sa diffusion originale et efficace de la littérature au-delà des frontières linguistiques, a-t-elle communiqué lundi. Créé en 2003, Bern ist überall comprend une douzaine d'auteurs issus de Suisse allemande, romande et italienne. Au nombre de ses membres figurent notamment Noëlle Revaz, Pedro Lenz, Arno Sterchi, Laurence Boissier et Arno Camenisch. Le Prix Gottfried Keller a été fondé en 1921. Doté de 30 000 francs, il est décerné tous les deux à trois ans. La cérémonie de remise des lauriers aura lieu le 17 janvier 2014 à Zurich. ATS

Un récit relaté avec la fulgurance d'un flash

Nouvelles. Valérie Poirier, écrivain ayant vécu à La Chaux-de-Fonds avant de s'installer à Genève, évoque des années de jeunesse tiraillées entre conventions provinciales et modernité.

DANIEL FATTORE

Vingt-quatre nouvelles sur 149 pages. Le lecteur est averti, ce seront des flashes, des plages de vie, plutôt que des histoires aux intrigues longuement ciselées. *Ivre avec les escargots*, recueil signé Valérie Poirier, est-il d'ailleurs vraiment un recueil de nouvelles? Truffés de personnages récurrents et d'échos qui se répondent d'un texte à l'autre, les récits qui composent ce petit ouvrage tendent à composer un panorama. Celui du temps de la jeunesse de l'auteur, des années 1970/1980.

Ces années sont marquées à la fois par une certaine aisance de vivre en Suisse, et en particulier à La Chaux-de-Fonds, et par des frustrations plus ou moins

bien acceptées. Le tout vu par une femme qui, dans sa jeunesse, a vécu et ressenti ces années. L'auteur, peut-être.

Les deux premières nouvelles de ce recueil sont cruciales. La première confronte la ville de La Chaux-de-Fonds telle qu'on la connaît depuis toujours, avec son Pod, son vin de Neuchâtel et ses patronymes typiques, et les collègues d'école que la narratrice revoit sans les reconnaître après plusieurs années d'exil: «Josiane? La petite Josiane avec ses cheveux en baguettes de tambour... Bon Dieu, j'ai cru que c'était sa mère!»

La deuxième nouvelle, *Rue du Vieux-Cimetière*, relate la naissance de la vocation poétique de celle qui s'exprime à la première personne du singulier

tout au long du recueil. Les débuts sont peu évidents, mais prometteurs: «C'est un peu brut de décoffrage», décrète M. Favre, le mentor de la narratrice, après la découverte de ses premiers vers. C'est à cette naissance poétique, imprégnée de Mallarmé et de Rimbaud, que le petit livre de Valérie Poirier doit son titre.

Aussi brèves que fulgurantes, les nouvelles qui suivent distillent un fumet de province étriquée, un esprit «bünzli», et donnent à voir ses limites et ses travers. Il est question de Fanny, cette vieille fille qu'on regarde avec compassion et qui finit par trouver sa voie dans le théâtre au grand dam, dûment camouflé, de sa famille. Aux accords de *Besame mucho*, le lecteur fait la connaissance d'Aimée, qui ren-

contre son premier amour à cinquante-deux ans par petites annonces. Un premier amour «plus enrobé que sur la photo», comme il se doit.

L'auteur décrit une jeunesse qui se cherche, tiraillée entre un modèle conventionnel vieilli, insatisfaisant et critiquable quoi qu'on en dise, et l'envie d'un autre chose aux contours vaporeux. Les chansons de C. Jérôme font rêver, les filles se rejouent *La Dolce Vita* en plongeant leurs pieds dans une fontaine de La Chaux-de-Fonds en pensant à la fontaine de Trevi. Mais quoi? La nouvelle *On the road* rappelle les limites d'un choix de vie radicalement marginal et hippie, à travers l'épopée lamentable de la narratrice et d'un certain «Gilbert l'Inuit».

«On rêvait d'être exploratrices, mais quand quelqu'un nous demandait ce qu'on ferait plus tard, on répondait: institutrice»: *Ivre avec les escargots* est le tableau d'un point de bascule entre l'avenir rêvé et les possibilités effectives, perçu d'un point de vue féminin.

La poésie se fait sobre et discrète pour dépeindre, dans un ouvrage qui se dit recueil de nouvelles tout en aspirant à être un roman, les destinées des Ducommun, des Favre, des Droz et de quelques autres. Des destinées aussi prévisibles et convenues qu'une fin de rendez-vous au Carrioca, bar branché de La Chaux-de-Fonds. I

> **Valérie Poirier**, *Ivre avec les escargots*, Ed. d'autre part, 149 pp.